

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

P. FRANÇOIS LE FORESTIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MORT A QUIMPER, LE 15 NOVEMBRE 1884



QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

1885



Document numérisé en 2017

Le samedi, 15 Novembre 1884, s'éteignait, à Quimper, une existence toute consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Le Père François Le Forestier quittait cette terre comme le bon serviteur qui a achevé sa tâche, comme l'apôtre qui a consumé ses forces dans les travaux : c'est le témoignage que lui ont rendu tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Aussitôt après sa mort, on nous pressa de conserver sa mémoire. Pour répondre à ce désir, nous avons fait appel aux souvenirs de ceux qui ont vécu avec lui, et des communautés religieuses qu'il a évangélisées. Nous nous sommes contentés de réunir les documents qui nous ont été communiqués, et nous les publions aujourd'hui pour la consolation et pour l'édification de ceux qui ont vénéré et aimé ce saint religieux.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

P. FRANÇOIS LE FORESTIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MORT A QUIMPER, LE 15 NOVEMBRE 1884

I.

François Le Forestier était né, le 23 février 1812, à Gommenec'h, canton de Lanvollon, au diocèse de Saint-Brieuc. Ses parents, honnêtes cultivateurs, s'occupèrent, avant tout, de l'élever dans la crainte et l'amour de Dieu, regardant avec raison la piété comme le plus précieux des patrimoines.

L'intelligence vive et l'inclination déterminée du jeune François pour l'état ecclésiastique portèrent sa famille à le placer au petit séminaire de Plouguernével, sur les confins de l'ancienne Cornouaille (1). Il y fit ses classes jusqu'à la troisième inclusivement, et passa ensuite au collège communal de Saint-Brieuc.

Nous le trouvons, au commencement de l'année scolaire 1832, suivant, comme externe, le cours de rhétorique au collège royal de Rennes qui comptait, alors, plus de six cents élèves.

Cet état de prospérité était dû aux lois fort peu libérales de cette époque, qui obligeaient tous les jeunes aspirants au diplôme de bachelier à suivre les cours de rhétorique et de philosophie dans un collège de l'Uni-

(1) M. l'abbé Boulliou, professeur à Plouguernével, connaissait la famille Le Forestier et s'intéressa particulièrement au jeune François.

versité. Les professeurs, chrétiens pratiquants pour la plupart, n'avaient, sous ce rapport du moins, que fort peu d'influence sur leurs élèves. Ceux-ci, imbus des idées qui firent explosion à la révolution de 1830, égalaient et surpassaient même, dit-on, en incrédulité et en libertinage les étudiants en droit et en médecine.

Dans ce milieu pestilentiel, qu'allait devenir un jeune homme de vingt ans, libre de ses démarches et jouissant de quelques ressources ? La Providence veillait sur le futur apôtre.

Le Père Le Forestier aimait à raconter le trait suivant : « A peine descendu de voiture, je fus accosté par un de ces suborneurs à l'affût des occasions pour exploiter l'inexpérience. Il s'empara de ma malle et me conduisit dans une maison plus que suspecte. Je venais d'y entrer, quand un vieillard à l'air imposant m'aborda en me disant : « Jeune homme, ce n'est pas ici votre place, suivez-moi ! » Et prenant mes bagages, il me fit assigner un garni dans une pension recommandable à tous égards. Je ne revis plus ce vieillard à barbe blanche. Était-ce mon bon ange ou saint Joseph ? Je ne saurais le dire ; mais ce qui est hors de doute, c'est qu'une protection visible du Ciel me tira de ce mauvais pas, et j'en ai gardé à Dieu une éternelle reconnaissance. »

Délivré de ce premier danger, il ne tarda pas à en entrevoir beaucoup d'autres, au milieu de cette jeunesse licenciée des écoles. Aussi, quel discernement dans le choix de ses amis ! Deux surtout, de ses condisciples de la classe de rhétorique, méritèrent ses préférences : Yves Connan, de La Roche-Derrien, bas-breton comme lui, et Gustave Talabardon, vivant au sein de sa famille, à

Rennes, où son père était receveur de l'enregistrement.

« O circonstance bénie, écrit ce dernier (1), qui m'a donné de connaître le jeune Le Forestier ! Un jour, la matière pour le devoir du lendemain me faisait défaut : « Voudriez-vous, lui dis-je, me prêter votre cahier ? » — « Volontiers, répondit-il, donnez-vous la peine de monter jusqu'à ma chambre. » En entrant, je vois au-dessus de la table de travail un grand crucifix avec cette inscription : « *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini Nostri Jesu-Christi* : Dieu me garde de me glorifier en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Et cette autre : « *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris* : homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ! » Je ne dis rien, mais en sortant, je serrai la main de mon condisciple : nous étions dès lors amis, mais de cette amitié sainte qui défie le temps.

« Bientôt j'appris, dans des épanchements plus intimes, qu'il était venu au collège royal de Rennes pour fuir, en quelque sorte, la vocation ecclésiastique et avec des vues quelque peu humaines. Témoin de la licence qui régnait parmi les externes, sans expérience et entièrement livrés à eux-mêmes, sa nature profondément religieuse était restée comme épouvantée. L'excès du mal avait opéré en lui une réaction salutaire : sa prière devint plus fervente et plus assidue.

« Il demeurait dans la rue du Vau-Saint-Germain, tout près de l'église de ce nom. Sans cesse il y venait prier, caché en un coin, derrière un pilier. L'excellent curé d'alors, M. l'abbé Dartois, remarqua la ferveur angélique de ce jeune homme. Des relations plus intimes s'établirent bientôt entre le digne pasteur et l'élève de rhétorique qui, sous cette sage direction, à la prière ajouta l'usage plus fréquent des sacrements.

« Nos rapports devinrent plus intimes, et par la vivacité de sa foi, ses manières si pleines de rondeur et de franche gaité, Le Forestier exerça sur mon cœur un ascendant irrésistible.

« Quelques traits de son entrain religieux trouveront bien ici

(1) Nous devons une grande partie de ces détails à l'obligeance du R. P. Talabardon, Eudiste.

leur place. Il aimait beaucoup à chanter, et les chants d'église avaient par dessus tout ses préférences. Il connaissait toutes les hymnes et proses du rite parisien et de la liturgie romaine. Souvent, en son garni du Vau-Saint-Germain, alors que les étudiants des diverses écoles perdaient leur temps sur les places publiques, pour ne rien dire de plus, nous nous réunissions, François Le Forestier, Yves Connan et moi, pour chanter, pendant de longues heures, les hymnes sacrées. Les voisins en étaient édifiés, et la brave femme qui avait soin de la chambre, me disait un jour : « Monsieur Le Forestier n'est pas comme les autres jeunes gens : il est pieux celui-là et il aime le travail ! »

« Parfois, nous faisons, le jeudi et le dimanche, de bonnes petites promenades fort gaies, mais où les choses tenant à la religion avaient toujours la meilleure part. Un lundi de Pâques, après le dîner, nous nous dirigeâmes vers Noyal-sur-Sèche, petite bourgade située à huit kilomètres de Rennes. A notre arrivée, les vêpres sonnaient. Nous entrons dans l'église, pleine de monde, comme la veille. Nous étions placés tout près du sanctuaire : à peine le célébrant a-t-il commencé la première antienne « *Angelus autem Domini* », que mon ami la continue de mémoire avec les chantres : il en est de même du premier psaume. Ce que voyant, M. le Recteur nous invite à entrer dans le chœur, et nous chantons, avec les bons villageois, les louanges de Jésus ressuscité. Les prêtres veulent ensuite nous voir et nous remercier. Sans doute, le cher Le Forestier avait fait là quelque bien à ces âmes simples et bien chrétiennes.

« Une autre fois (c'était un jeudi), dès quatre heures du matin, afin d'éviter la grande chaleur et pour faire, je crois, quelque peu de botanique, nous étions sur la route d'une autre paroisse, Saint-Laurent. Nous parlions de l'amour de Dieu, et mon cher ami en paraissait tout enflammé. « Je gagerais, lui dis-je, poussé par je ne sais quelle inspiration, je gagerais que pour l'amour de Dieu seul, tu ne traverserais pas à la course ce champ ? » Or, il faut remarquer que ce champ était très-vaste, rempli d'ajoncs qui avaient atteint plus que la hauteur d'un homme. A peine avais-je parlé, qu'aussitôt Le Forestier monte sur le talus et traverse, à la course, le champ dans toute son étendue.

En reparaissant devant moi, resté comme stupéfait, il avait le visage et les mains en sang.

« Il était cinq heures : en ce moment la cloche du village sonna l'*Angelus* que nous récitâmes avec ferveur. A la sainte messe que nous entendîmes ensuite, je priai le divin Sauveur de me communiquer quelque peu de cette charité qui consumait déjà le cœur de mon ami. »

La piété est utile à tout ; l'on conçoit dès lors quelles pouvaient être les études d'un si saint jeune homme. Un travail opiniâtre était couronné par les succès les plus consolants.

Le professeur de rhétorique, M. Nové-Josserand, homme fort capable et très-bon chrétien, avait pour son élève une véritable estime, qui s'accrut dans la circonstance que nous allons raconter.

Pour habituer à porter la parole en public, de temps en temps, il invitait les élèves de bonne volonté à prendre la place du professeur pour débiter des discours français de leur composition, dont le sujet était désigné d'avance.

« Une fois, continue le R. P. Talabardon, il nous avait donné pour toute matière : « Les tombeaux ». Il faut le rappeler encore, les idées religieuses, à l'époque de la révolution de 1830, n'étaient pas en honneur. Par là on peut juger à quels points de vue plus ou moins humanitaires, beaucoup de ces adolescents de quinze à dix-sept ans s'étaient placés pour traiter la question.

« Au jour marqué pour la révision du devoir, sur l'invitation du professeur, Le Forestier se lève, monte en chaire et débute par ces paroles : « La religion catholique, Messieurs... » Aussitôt, de presque toutes les parties de la classe, mais spécialement du côté des internes, se font entendre des murmures et des sifflets. Loin de perdre courage, le jeune orateur, avec plus d'assurance et une noble fierté reprend : « Oui, Messieurs,

la religion catholique... » et il traite, en un si beau et si bon langage, avec son petit accent du sol natal, cette question des tombeaux, qu'il force l'attention de tous. Le bon professeur, touché, émerveillé, l'embrasse pendant que, de tous côtés, éclatent les applaudissements.

« En sortant du collège, Le Forestier me disait : « *Ad maiorem Dei gloriam* : pour la plus grande gloire de Dieu ! » et il ajoutait : « Il y aura le revers de la médaille ; je serai humilié publiquement. »

« En effet, à quelques jours de là, il demeura muet aux questions d'un inspecteur général. Après la classe, le cher ami me disait tout joyeux : « Vous voyez, l'humiliation n'était pas loin ! » Et déjà familier avec les saints livres, il ajoutait : « *Bonum mihi quia humiliasti me* : il est bon pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié ! »

Forcé par des circonstances particulières de quitter Rennes avant la fin de l'année scolaire, Le Forestier en rapportait mieux que des prix et des couronnes, une vertu fortifiée par l'épreuve et la vocation à l'état ecclésiastique.

II.

Elève modèle dans un milieu corrompu et corrupteur, on devine sans peine ce que fut l'abbé Le Forestier au grand séminaire de Saint-Brieuc.

« Il m'y avait devancé de quelques mois, écrit à son tour M. l'abbé Connan (1). C'est là que débarrassé du train de vie par trop laïque du collège et de l'ennui des études profanes qu'il goûtait assez médiocrement, il s'est trouvé tout-à-fait dans son élément. Il était vraiment heureux dans cette vie nouvelle et ne savait comment exprimer son bonheur. La ferveur de

(1) Chanoine honoraire et aumônier du couvent de Sainte-Anne, à Lannion.

l'écolier devint bientôt celle d'un saint séminariste et ne se démentit jamais.

« Il faisait l'admiration de tous par sa charité, sa parfaite régularité, sa tenue pleine de modestie. Pendant les récréations, sa conversation était toute de piété. Grâce à son zèle et à celui de M. l'abbé Beurel, plus tard missionnaire apostolique à Singapour, l'œuvre du catéchisme des pauvres, établie au séminaire de Saint-Brieuc, se développa merveilleusement. C'était un spectacle à la fois curieux et édifiant de voir ces malheureux suspendus aux lèvres de nos catéchistes. L'abbé Le Forestier ne fut jamais égalé par personne dans cet important ministère. »

Ordonné prêtre en 1839, M. Le Forestier fut nommé vicaire de Ploumilliau, paroisse bretonne du diocèse, mais pour en être bientôt rappelé par son évêque qui, voulant fonder une congrégation de missionnaires diocésains, avait jeté les yeux sur les deux amis, MM. Connan et Le Forestier.

Retirés au grand séminaire, ils partageaient leur temps entre les exercices de piété et l'étude, spécialement de l'Écriture-Sainte. Ils avaient, chaque jour, deux méditations en commun sur les exercices de saint Ignace, l'une d'une demi-heure le matin, l'autre d'une heure le soir. Leurs récréations étaient celles du séminaire : le reste du temps était consacré aux études théologiques et surtout à l'Écriture-Sainte qu'ils cultivaient avec ardeur. Les interprètes ne leur manquaient pas, ayant sous la main la belle et riche bibliothèque de l'établissement. Après ce travail sérieux, ils s'exerçaient à apprendre de mémoire et à réciter l'un à l'autre les chapitres qu'ils avaient préalablement travaillés. De cette sorte, ils arrivèrent à posséder assez bien les principales épîtres de saint Paul, auxquelles ils s'attachèrent tout particulièrement.

L'abbé Le Forestier, tout bouillant de zèle, armé de

science et doué d'un grand talent pour la parole, étouffait dans cette vie silencieuse. Au bout d'un an, il demanda à redescendre sur le champ de bataille et à retourner au ministère pastoral.

Le bien qu'il fit dans l'importante paroisse de Lézardrieux est incalculable ; on ne parlait que du vicaire de Lézardrieux, de sa parole de feu qui remuait les populations. Les limites d'une paroisse étaient, en effet, trop étroites pour l'activité du jeune prêtre et déjà il travaillait aux missions bretonnes.

Nommé recteur de la petite paroisse du Moustoir, il n'y resta que trois ans ; mais ce séjour, si court qu'il ait été, fut fécond en œuvres de zèle, et ce rapprochement du tombeau du vénéré Père Julien Maunoir, à Plévin, ne fut pas sans influence, croyons-nous, sur l'avenir du jeune recteur.

Plufur, au canton de Plestin, fut sa dernière étape dans le ministère paroissial. Le souvenir du vénéré Père Maunoir l'y accompagna, sans doute ; car son attrait pour les missions bretonnes ne fit que s'accroître et il expliquait volontiers les tableaux symboliques du grand apôtre de la Bretagne.

Nous devons ajouter que l'abbé Le Forestier avait rencontré plusieurs fois les Pères Jésuites durant ses courses apostoliques : il avait partagé leurs travaux et s'était senti attiré vers eux. L'un surtout, le Père Herviant, dont le souvenir est toujours vivant parmi nous, l'avait frappé par son aimable sainteté. Le pieux recteur le vit dans une petite ville des Côtes-du-Nord, pendant une mission, lui ouvrit son cœur et lui fit connaître son désir ardent d'entrer dans la Compagnie de Jésus et de marcher sur les traces du vénéré P. Maunoir.

Le P. Herviant l'encouragea et lui conseilla de demander à la Sainte-Vierge la grâce qu'il désirait. Il lui indiqua même une prière à réciter tous les jours à cette intention.

Quelque temps après, le P. Herviant partait pour la Guyane. Ses supérieurs l'avaient jugé digne de se consumer, pour la plus grande gloire de Dieu, au service des transportés de Cayenne.

Deux lettres de ce saint Jésuite à la Mère Sainte-Ursule (1), du couvent des Ursulines de Quimperlé, ont été trouvées parmi les papiers du R. P. Le Forestier, transcrites de sa propre main. Leur état de délabrement prouve qu'il les lisait et relisait sans cesse. Elles encouragent au sacrifice. Nous ne pouvons résister au désir d'en citer quelques fragments.

« Quimper, le 16 Mai 1852.

« MA RÉVÉRENDE MÈRE,

« Au milieu des embarras du départ, j'ai trouvé un petit moment pour vous répondre. Je suis fâché que vous m'ayez prévenu ; je n'aurais pas quitté la Bretagne sans vous dire un mot d'adieu et de reconnaissance ; c'eût été agir en mauvais *fil*s.

« Que le bon Dieu exauce vos vœux et vos prières, ma Révérende Mère ! Ils partent d'un cœur si droit et si fervent ! Je ne demande plus maintenant que ces sortes de biens ; je sais que je renonce au repos, aux jouissances légitimes des saintes amitiés, et que dans quelques années peu de lettres viendront consoler le pauvre missionnaire ; il sera vraiment oublié de la terre.

« Eh bien ! c'est là mon but et mon vœu, celui que j'ai exprimé au R. P. Provincial : je veux faire quelque chose pour un Dieu qui a tant fait pour moi ! Je veux *me contenter* de lui et de lui seul ; j'ai soif d'être à lui, d'être pressé sur son cœur

(1) Avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, étant tout jeune vicaire à Quimperlé, le P. Herviant avait souvent recours à l'expérience de cette digne religieuse et la vénérat comme sa mère.

sans intermédiaire aucun, sans autre appui, sans autre consolation. J'aurai auprès de moi mes généreux confrères, je m'appuierai sur eux, quand j'aurai le cœur trop gros ou que la nature gémirait... et ce sera encore *Jésus*.

« Je n'ai que le temps de me recommander à vos ferventes prières et à celles de votre communauté. Dieu vous le rendra !

« A bientôt, ma Révérende Mère, au ciel ! au ciel !... Pressez-vous d'y arriver... il y fera si beau !

« Votre respectueux et reconnaissant serviteur,

« *HERVIAUT, prêtre.* »

La seconde lettre est datée de Cayenne ; en voici les premières phrases :

« Du bord opposé de l'Océan, je dirige souvent mes regards vers ma chère France et votre sainte communauté. Hélas ! je ne suis plus auprès de cette vénérable religieuse qui a daigné si souvent m'aider de ses conseils, m'animer et m'encourager. Je me consume à la gloire de mon Dieu sur les bords brûlants de la Guyane. Je suis venu y chercher Jésus, je l'y ai trouvé ; mais je n'ai trouvé que lui seul d'ami, les autres n'ont pu me suivre.

« Je suis heureux au-delà de tout ce que je pourrais vous exprimer, fier et plus qu'étonné du rôle que j'ai à remplir. Mon unique crainte, mon seul regret, serait d'être obligé, par quelque circonstance imprévue, de retourner en Europe. Puissé-je trouver mon tombeau sur cette terre d'apostolat ! »

Il l'y trouva, en effet, quelques mois après, et voici par quel coup de Providence le bon recteur de Plufur en fut instruit, et éclairé sur sa vocation.

« M. Le Forestier était né missionnaire, dit M. Chatton, il en avait le goût, les aptitudes et assurément toute la physionomie (1). » Cependant, la sympathie de ses confrères, l'attachement des populations qu'il évangélisait,

(1) M. l'abbé Chatton, vicaire général de Saint-Brieuc, a écrit, dans la *Semaine religieuse* de ce diocèse, un article nécrologique sur le R. P. Le Forestier.

l'estime et l'affection de ses supérieurs ecclésiastiques étaient comme autant de liens puissants qui l'enchaînaient à la vie du prêtre séculier ; la lutte fut longue, douloureuse : « Il ne fallut rien moins qu'un miracle, écrit-il plus tard dans ses notes du noviciat, pour opérer cette rupture. »

« Une nuit, raconte-t-il, ne pouvant reposer, j'allume ma lampe et ouvre le journal ; mes yeux tombent sur cette phrase : « Le R. P. E. Herviant, de la Compagnie « de Jésus, vient de mourir à Cayenne. » Ce fut l'appel suprême de la grâce, ma vocation fut irrévocablement décidée. Je résolus de frapper à la porte du noviciat des Jésuites. »

Monseigneur Le Mée, qui savait ce qu'il perdait, ne se rendit qu'à des instances réitérées et à l'espérance qu'il ne serait pas définitivement perdu pour son diocèse. Voici, en effet, ce que le vénérable prélat répondait à la demande de prières que lui exprimait le Père Le Forestier à l'occasion de ses premiers vœux : « J'aurai, bien certainement, ainsi que tous les Messieurs de l'Évêché, qui sont bien sensibles à votre souvenir, une prière toute spéciale pour vous... Nous y aurons un intérêt spécial ; car, j'espère bien que, dans l'avenir, le diocèse de Saint-Brieuc recueillera souvent les avantages et les fruits de votre sacrifice... »

III.

Les épreuves commencèrent pour notre postulant à la porte même du noviciat. M. Le Forestier arriva à Angers transi de froid, par un temps d'hiver rigoureux, après

un voyage long et pénible dans les voitures publiques d'alors, le cœur brisé des émotions du départ. A peine est-il entré au parloir, qu'à la place du P. Recteur, alors occupé, se présente le P. Ministre de la maison, homme excellent, cœur d'or sous une rude écorce, qu'il fallait connaître pour ne pas trembler. Fixant à travers ses grandes lunettes vertes notre nouveau venu, il lui pose brusquement ces trois questions : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que voulez-vous ? ». « Je viens pour être admis au noviciat, répond timidement le visiteur ; je m'appelle Le Forestier ; j'arrive du fond de la Basse-Bretagne où j'étais recteur. » — « Vous, recteur ! reprend le Père ; recteur ! Vous n'êtes pas du bois dont on fait les recteurs, vous ne le serez jamais (1) ! »

L'arrivée soudaine du saint Père Gautier, recteur et maître des novices, ses paroles et ses attentions toutes paternelles mirent fin aux embarras du nouveau venu. Le cœur du postulant se dilata : « Je vous apporte, dit-il avec émotion à son supérieur, je vous apporte dix ans de vie. » La Providence lui en ménageait plus de trente, pendant lesquels le bon serviteur a bien fait valoir son talent.

Ce fut le 31 décembre 1855, à l'âge de quarante-quatre ans environ, qu'il fut admis au noviciat.

« Depuis mon entrée, écrivait-il trois mois plus tard, je n'ai pas passé un jour, ni peut-être une heure, en tristesse... Dans le monde, au contraire, je ne crois pas avoir été un jour *entier pleinement* content... Le sauveur Jésus, qui est désormais toute mon espérance, me fera la grâce de porter avec amour ses glorieuses livrées, je

(1) On donne, dans la Compagnie de Jésus, le nom de recteur au supérieur d'une maison de formation ou d'études.

veux dire la pauvreté, les humiliations et les souffrances... Il me donne, déjà, un certain goût, quoique faible encore, pour ces diverses vertus ; il ne laissera pas son travail inachevé. » Le novice termine l'exposition de ses sentiments par cette exclamation : « O Compagnie de Jésus ! ô bonne et tendre mère ! je ne suis encore qu'un enfant de trois mois, à vous mon premier sourire, à vous mes premières caresses !... Réchauffez-moi toujours sur votre cœur maternel !... »

Cette paix du cœur, première récompense promise par Dieu à ceux qui quittent tout à son appel, se lisait dans les traits du Père Le Forestier. Son caractère enjoué, plein de saillies, le prédisposait à la vie du noviciat ; sans effort il sut redevenir jeune homme et même enfant. Une exubérante activité trouvait son aliment dans les occupations multiples qui se partagent la journée du novice. Une heureuse mémoire lui fournissait, en récréation, un répertoire inépuisable d'anecdotes que son talent de narrateur rendait encore plus piquantes et plus expressives. En un mot, dès les premiers jours, il se plia comme naturellement à une vie si différente des occupations du saint ministère.

Son aimable gaité le suivait partout : « Je ne saurais trop remercier Notre-Seigneur, lui écrivait le Père Gautier, de la sainte joie qu'il vous communique ; c'est une véritable consolation pour moi d'apprendre de si bonnes nouvelles ; je ne doute pas que ce pèlerinage ne soit pour vous la source de bien des grâces... » (1)

Avec la même facilité qu'il s'était fait enfant à Angers, il redevint étudiant en théologie au scolasticat de Laval.

(1) Le pèlerinage d'un mois, est un des expérimentations du noviciat.

C'est là, à Saint-Michel, qu'il fut admis, le 1^{er} janvier 1858, à prononcer ses premiers vœux, après deux ans révolus de noviciat, suivant l'Institut.

« Vous ne vous plaindrez pas des étrennes que vous donnent et Notre-Seigneur et la Compagnie, lui écrit à cette occasion le Père Gautier. Vous allez recevoir toutes les bénédictions qu'apporte le nom de Jésus, et toutes les joies qui découlent de la donation que l'âme fait d'elle-même à son Dieu. Jouissez donc de votre bonheur.

« Pour moi, afin de vous donner aussi mes étrennes, je prierai beaucoup pour vous au jour de la Circoncision, et je demanderai à Notre-Seigneur de vous assurer pour l'éternité le don qu'il vous fait en ce jour, en vous accordant la persévérance dans votre vocation jusqu'au dernier soupir. »

Au mois de septembre de la même année « ses supérieurs, écrit M. l'abbé Chatton, ayant remarqué ses aptitudes spéciales pour les missions bretonnes, l'attachèrent à la maison de Quimper, et il se trouva ainsi à proximité pour revenir exercer son zèle parmi nous. »

Près de dix ans après son entrée au noviciat, au mois de novembre 1865, le Père Le Forestier retourna se retremper au berceau de sa vie religieuse, près du tombeau de son ancien maître, le P. Gautier.

Sous la direction du R. Père Foucault et dans la compagnie des novices, il suivit, à Angers, pour la seconde fois, les exercices de la grande retraite de trente jours. Recueillons pieusement quelques réflexions trouvées dans ses notes : « Voilà dix ans que je suis dans votre Compagnie, Seigneur, et je vis encore ! Je ne serais pas fâché, je serais même bien content, si vous daigniez prolonger mon existence, afin de pouvoir rendre quel-

ques services à cette Compagnie, au sein de laquelle je me trouve si heureux. Ainsi, *non recuso laborem*, je ne refuse pas le travail ; mais... je ne veux pas rester à charge à cette bonne mère ; du moment que je ne pourrai plus rien faire, retirez-moi de ce monde... Si la première retraite m'avait fait du bien, celle-ci, j'ose le dire, m'en a fait encore davantage... Avec la pratique, j'ai mieux compris les choses... Vous êtes, Seigneur, le roi de mon cœur, vous y siégez comme sur un trône, *sans rival, sans concurrent*. Voilà, si je ne me trompe, ce à quoi vous tenez le plus. Hé bien, Seigneur, vous voilà satisfait ; je suis votre sujet, donc vous devez me défendre contre mes ennemis qui sont aussi les vôtres : *tuus sum ego, salvum me fac*, je suis vôtre, sauvez-moi !

« Dans quelques heures, je vais quitter cette maison que je ne reverrai peut-être jamais plus... C'est ici que j'ai reçu comme une seconde naissance spirituelle. Que de grâces pendant mon noviciat ! Que de grâces pendant cette dernière retraite ! En retour, je vous dois bien aussi quelque chose ; je serais trop ingrat de toujours recevoir et de ne jamais rien donner. » Et après l'offrande totale de lui-même, il ajoute : « Je tiens à votre amour et à votre grâce toujours... ; mais un amour toujours croissant, une grâce toujours plus abondante. »

Le 9 janvier 1866, le P. de Ponlevoy, alors provincial, écrivait au P. Le Forestier, de retour à Quimper : « J'ai été consolé moi-même de la bonne nouvelle que j'avais à vous transmettre. Vous allez dire votre dernier mot à ce monde, et cette fois, *consummatum est* ! tout est consommé ! » C'était l'annonce de ses derniers vœux, pour le 2 février suivant.

Le P. Le Forestier ne quitta plus la résidence de

Saint-Joseph jusqu'à sa mort. Personne ne dira combien il a travaillé à la gloire de Dieu et au salut des âmes pendant ces vingt-huit années.

Il faudrait un volume pour apprécier dignement les travaux de cet homme apostolique et nous ne faisons qu'une notice.

« On sait avec quel dévouement il répondait à tous les appels, dit M. Chatton. Toutes nos paroisses bretonnes, nos communautés religieuses, nos maisons d'éducation ont entendu plusieurs fois cette parole onctueuse, sympathique, entraînante ; car, le P. Le Forestier avait toutes les qualités de l'orateur, et il s'élevait quelquefois à une véritable éloquence. Nous l'avons suivi dans plusieurs de ses missions et nous avons entendu peu de prédicateurs possédant, au même degré, le don de remuer les masses.

« Il était surtout apôtre ; l'amour des âmes le dévorait et Dieu seul sait le nombre de celles qu'il a ramenées au devoir, raffermies dans la vertu ou poussées dans les voies de la perfection. Aussi était-il souvent appelé et toujours accueilli avec bonheur. Une mission qu'il dirigeait était d'avance assurée du succès. Et en même temps qu'il se dépensait à l'église, mettant partout de la vie et de l'entrain par le chant des cantiques, l'organisation des cérémonies, l'attrait de ses prédications, il était aussi la joie du presbytère : son aménité pour tous, son aimable gaité, les agréments de sa conversation faisaient le charme de ces réunions sacerdotales.

« Souvent continue M. l'abbé Chatton, nous sortions de l'église accablés par de longues séances au confessionnal, et le Père devait être certainement plus fatigué qu'aucun de nous ; mais ni le travail de la journée, ni la préoccupation de la tâche qu'il aurait encore à fournir le lendemain, ne se faisaient sentir chez lui. Il apparaissait toujours la figure souriante, avec quelques bonnes paroles sur les lèvres. Assis à table avec nous, il se reposait dans des causeries pleines d'abandon et de franche gaité ; son amabilité mettait tout le monde à l'aise et écartait toute contrainte ; mais en même temps le prestige de sa vertu

commandait la réserve, et personne en sa présence n'eût voulu se permettre une parole qui n'eût pas été parfaitement convenable et vraiment sacerdotale. Il animait lui-même la conversation dont il faisait le plus souvent les frais, et qu'il avait le talent de rendre à la fois intéressante et édifiante, en y mêlant à propos tantôt une réflexion pieuse, tantôt quelques traits piquants. Puis il avait de plaisantes anecdotes qu'il racontait avec une grâce particulière : il possédait surtout un riche répertoire de petites poésies pieuses et récréatives, et il aimait à couronner le repas par l'un de ces chants où nous admirions sa voix sympathique et pleine d'expression. Rarement on quittait une mission sans emporter comme souvenir du P. Le Forestier, quelques cantiques nouveaux ou une gracieuse chansonnette, qui se répétait longtemps parmi les prêtres du pays. Mais un souvenir qui valait mieux encore, c'était celui de sa grande bonté, de sa piété aimable, de sa vertu sachant se faire tout à tout. Chez lui, jamais un procédé, jamais une parole qui pût offenser qui que ce fût ; il savait allier la plus respectueuse déférence pour les anciens à une bienveillance sans égale pour les jeunes, et parmi les prêtres si nombreux qui se sont trouvés en rapport avec lui pendant ses missions, je ne crois pas qu'on en puisse citer un seul qui ait eu le plus léger reproche à lui adresser. Tous, au contraire, l'aimaient comme un père et le vénéraient comme un saint, et son image restera comme l'idéal du parfait missionnaire. »

Qu'ajouter à ce portrait qui nous retrace si bien le caractère du saint religieux ? On le voit, l'élève de rhétorique de Rennes, ardent, plein de foi, d'aménité et d'entrain, passionné pour la vérité, se retrouvait développé et grandi dans le saint missionnaire de la Basse-Bretagne. Ouvrier infatigable, souvent il rentrait à Saint-Joseph, épuisé, à bout de forces, malade même. Le docteur (1), consulté par ordre du P. Supérieur, prescri-

(1) Le regretté docteur Chauvel, mort quelques mois après le P. Le Forestier. Ils étaient du même âge et s'aimaient tendrement.

vait un régime et du repos. Quelques jours après, le Père, à qui le loisir pesait plus encore que la fatigue, venait dire gaiement à son supérieur : « *Vita in motu* : la vie est dans le mouvement ! » et, fort de sa bénédiction, partait pour de nouvelles œuvres. Quand le bon docteur venait demander des nouvelles de la santé de son malade : « Il est déjà loin, lui répondait-on, » et il se retirait disant avec un sourire : « Incorrigible, il mourra sur les grands chemins ! »

Les fameux décrets de 1880 le trouvèrent pourtant à son poste, dans sa petite cellule de Saint-Joseph. « Vous troublez mon oraison », dit-il, aux agents de la force publique, chargés de l'exécution de cette odieuse besogne, et qui venaient de crocheter sa porte ! Et tout pénétré de la présence de Dieu, il sortit de la maison, par distraction, en barrette. Quand il voulut rentrer pour prendre son chapeau, la baïonnette du factionnaire lui barra le passage.

Le soir de ce jour si tristement mémorable, le P. Le Forestier, avec deux autres expulsés, usait de la généreuse hospitalité offerte par Monseigneur l'Évêque dans son grand séminaire. « Dans cette journée, j'ai été frappé au cœur, » disait une des victimes des décrets du 29 mars, vénérable vieillard âgé alors de plus de 86 ans ! Sans être frappé au cœur, le P. Le Forestier souffrit autant et plus que tout autre de se voir contraint de quitter sa chère maison de Saint-Joseph, et cette chapelle, désormais scellée, pour la construction de laquelle il recueillait tant d'aumônes.

L'on voyait le pauvre missionnaire, déjà souffrant parfois de la goutte, parcourir péniblement la longue distance qui le séparait du couvent de la Miséricorde. C'est

là, dans sa maison d'aumônier, que M. l'abbé Rossi, ancien élève de notre collège de Vannes et notre ami de cœur, nous réunit pour les repas pendant trois ans et plus. En vain le digne supérieur du grand séminaire et les directeurs, si charitables, voulaient retenir leur hôte : l'amour de la vie commune l'emportait le plus souvent et il ne cédait qu'à la nécessité de la maladie.

IV.

Les infirmités augmentèrent cependant avec l'âge et les épreuves, et il fallut songer à rapprocher les distances. Il fut décidé qu'envers et contre tout, le P. Le Forestier reviendrait habiter Saint-Joseph ; et nous devons le dire, pour l'honneur de l'humanité, personne n'a songé à y troubler son séjour jusqu'à la mort.

Déchargé, sur sa demande, des œuvres extérieures : « *Jam delibor*, disait-il, *et tempus resolutionis mee instat !* » Il voulait se préparer à mourir.

Les confessions, la correspondance et les retraites particulières, données surtout aux prêtres, œuvre qu'il aimait entre toutes les autres, l'occupèrent beaucoup dans les derniers mois de sa vie. Il confessait encore la veille de sa mort, et la semaine précédente, il avait dirigé un jeune prêtre du Morbihan, pendant les saints exercices... Dieu, on le voit, exauçait le saint missionnaire demandant, quelques années auparavant, à se rendre utile jusqu'au dernier soupir.

On aimait l'onction de sa piété, son amour de l'Eglise et du Souverain-Pontife. Il ne tarissait pas quand il parlait du Pape pendant ses missions, au risque de paraître quelquefois abuser de l'attention de son auditoire. Un jour, le pasteur d'une paroisse lui dit : « Mon père, vous êtes fatigué, bornez-vous à parler pendant une heure ; vous vous conserverez plus longtemps pour la plus grande gloire de Dieu. » Le Père sembla goûter cet avis. Or, à l'instruction suivante, le temps convenu étant écoulé, il tire sa montre, et se tournant vers l'image de saint Joseph, pour qui il eut toujours une affection toute filiale : « Saint Joseph, j'aurais encore bien des choses à dire à ce bon peuple ; faut-il continuer ? »... Puis il s'arrête comme pour attendre une réponse. — « Saint Joseph a dit oui... » Et il continua une grande demi-heure. Ce que voyant, le bon pasteur se prit à sourire, sans songer nullement à s'en plaindre.

Sa dévotion était universelle : la très-sainte Vierge, à qui il se reconnaissait redevable de sa vocation et de sa persévérance ; le saint sacrifice de la messe, auquel il se préparait avec tant de soin chaque jour ; la personne adorable du Saint-Esprit, excitaient chez le Père Le Forestier des transports de tendresse qu'il savait communiquer aux autres. Un pèlerinage qu'il fit à Lourdes redoubla son amour pour Marie. Il en revint tout embaumé.

Dieu semblait lui avoir communiqué le don des larmes. Il y fait allusion dans une lettre qu'il écrivait, le 26 août 1884, à son vieil ami, le Révérend Père Talabardon : « J'ai 54 ans d'apostolat... *Bonum certamen certavi* : j'ai combattu le bon combat ; *Fidem servavi* : j'ai gardé la foi.... C'est vrai jusque là. *In reliquo*

reposita est mihi corona justitiæ : la couronne de justice m'est réservée. O glorieux apôtre, vous en avez la certitude, je n'ose en dire autant de moi ; ma couronne à moi sera, non de justice, je ne mérite rien, mais de miséricorde *en tout*... Oh ! que j'ai hâte d'arriver au port de l'éternité ! Que j'ai hâte de voir mon Dieu, de jouir de lui, de pouvoir dire : Enfin il est à moi, je le tiens cette fois, je le possède ! En attendant, que de larmes j'aurai versées durant mon exil ! O Jérusalem, c'est ton souvenir qui fait couler mes pleurs ! C'est le regret amer de mes péchés et le désir ardent d'aimer mon bon Maître. Ce regret et cet amour sont toujours nouveaux... »

« Je ne puis plus ni chanter, ni parler qui vaille, » dit-il dans la même lettre.

« Je ne m'en plains pas ; comme le bon Dieu le voudra ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, le temps n'est plus rien pour moi ; l'éternité, c'est tout... Je veux profiter des quelques jours que le bon Maître veut bien me laisser encore pour préparer mon âme à paraître devant lui... »

Depuis quelque temps, le P. Le Forestier s'était retranché dans une sorte de réserve et gardait, en récréation, un silence presque continu. Le vieux missionnaire semblait se recueillir avant de paraître devant Dieu. Affaibli, du reste, par des souffrances qui ne lui laissaient de repos ni le jour, ni la nuit, il ne pouvait guère prendre part à la joie commune. Et puis, ses douleurs achevaient de le détacher des choses du monde, pour ne plus penser qu'à celles de l'éternité, après laquelle, on le voit, il soupirait sans cesse.

Nous fûmes surpris, la veille de sa mort, d'une sorte de réveil de son caractère jovial d'autrefois. « Mon Père,

lui dîmes-nous, évidemment vous êtes dans un état de transition : vous allez devenir bonhomme ; mais vous resterez longtemps bonhomme. » — « Je crois que oui ! » s'écria-t-il. Il nous raconta quelques-unes de ses histoires du temps passé et voulut encore essayer sa voix : c'était le chant du cygne ! Le soir, même entrain : il passa sa dernière récréation avec nos Frères coadjuteurs. Rien ne faisait présager un dénouement si prochain. Le Père était rentré dans sa cellule mieux qu'à l'ordinaire, et s'était couché à l'heure de la communauté. Ceci se passait le 14 novembre. Le lendemain matin, il s'était levé à cinq heures, suivant son habitude depuis ses indispositions plus fréquentes. Quelques moments après, à peine revêtu de sa soutane, il s'affaissait sur lui-même et tombait lourdement sur le plancher.

Le bruit de la chute et quelques gémissements attirèrent l'attention d'un Frère qui passait. En entrant, qu'aperçoit-il ? Notre bon Père se débattant dans une lutte suprême contre la mort. Deux Pères sont appelés aussitôt : l'un donne une dernière absolution, pendant que l'autre court au plus vite prendre l'huile sainte..., quelques onctions et tout était fini !

Le bon ouvrier venait de recevoir sa récompense. Il avait demandé à disparaître du monde, dès qu'il cesserait d'être utile et de travailler. Dieu fit plus, en épargnant à son serviteur, déjà mûr pour le ciel, l'épreuve d'une longue et pénible agonie. Il était âgé de 73 ans et en avait passé 29 dans la religion.

La nouvelle se répandit bientôt dans la ville et les faubourgs : « *An tad Forestier a so maro !* » se disait-on, « le Père Le Forestier est mort !... » Que de larmes et de prières à cette annonce peu attendue !

A midi, le corps fut exposé dans un parloir, religieusement transformé en chapelle ardente par des mains charitables et dévouées. Le Père reposait doucement, au milieu d'une couronne de lis, tenant entre ses mains, comme Berchmans, son livre des règles, son chapelet et son crucifix. Son visage était tourné vers cette porte si souvent ouverte par lui pour venir apporter consolation à l'affligé, aumône au pauvre, lumière à l'âme, conseil au dévoyé... ; elle s'ouvre aujourd'hui à tant de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, venant payer, à leur tour, le juste tribut de la prière, du regret et de la reconnaissance.

Mais c'est surtout dans la matinée du dimanche, 16 novembre, que des groupes nombreux d'hommes, de femmes, de gens de toutes les classes, se renouvelaient sans cesse auprès de la dépouille mortelle et y faisaient toucher respectueusement des croix, des chapelets, des médailles. On sollicitait avec instance des objets ayant appartenu au cher défunt. En considérant ce visage si calme dans la mort, on disait : « Il n'est qu'endormi ! il repose !... » Sommeil éternel, repos bien mérité par tant de travaux pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de tant d'âmes !

A une heure de l'après-midi, commença la cérémonie funèbre. C'était l'enterrement des pauvres, suivant la règle de l'Institut ; mais riches et pauvres, nobles et roturiers, habitants de la ville et de la campagne, petits enfants des Frères de la doctrine chrétienne et petites filles de l'Adoration perpétuelle, tous étaient unis dans un même sentiment. Un peuple immense était là dans l'attitude du plus parfait recueillement.

Monseigneur Nouvel, évêque de Quimper et de Léon,

avait tenu à présider les obsèques. Messieurs les vicaires généraux et les chanoines, un nombreux clergé, des députations de toutes les communautés religieuses, une foule accourue des campagnes voisines, si aimées du vénéré défunt, tel fut le cortège qui l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure. « Jamais, depuis que j'habite Quimper, disait un membre du vénérable chapitre de la cathédrale, je n'ai vu d'enterrement plus beau, plus complet, où toutes les classes de la société fussent si bien représentées !... » Les Pères en surplis prenaient rang parmi le clergé. Le Père supérieur, seul, conduisait le deuil avec les Frères coadjuteurs. Après le service funèbre à l'église de la paroisse Saint-Mathieu, tous se dirigèrent vers le cimetière Saint-Marc, où se trouve la sépulture des Pères de la Compagnie de Jésus.

Quatre tombes bien modestes ; l'une d'elles s'est ouverte pour recevoir la dépouille mortelle du saint missionnaire, dont nous venons de parcourir rapidement la vie si pleine devant Dieu... *In spem resurrectionis*, elle y attend le jour de la résurrection glorieuse.

Un magnifique soleil de novembre versait sur nous des flots de lumière, et élevait la pensée de cette terre d'exil, de persécution et d'épreuves, jusqu'au céleste séjour où les bienheureux, à jamais, contemplant dans toute sa splendeur, le Divin Soleil de justice... *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient ! (MATT. 5. 10).

En terminant ce modeste travail, notre cœur est soulagé, car nous avons accompli un devoir. Ce petit souvenir était dû à une mémoire si bénie.

Bon Père Le Forestier, vous fûtes surtout un homme de prière ! Demandez à Dieu que, malgré les difficultés du temps, l'œuvre des Michel Le Nobletz et des Maunoir se continue parmi nous, que les sources de l'apostolat ne tarissent jamais et que, pour notre Bretagne, se réalise toujours votre devise favorite : « *Doae da guenta* : Dieu avant tout ! »